

LES QUATRE FILS DU MEUNIER

Il était une fois un vieux meunier qui avait quatre fils, et pas grand'chose pour les nourrir. Un matin qu'il ne restait plus au moulin qu'un croûton de pain gros comme le poing, le meunier appela ses garçons et leur dit :

— Venez, mes enfants, et écoutez-moi ; la malechance est dans la maison et je ne mouds plus assez de grain pour donner à manger à cinq personnes. Partageons ensemble ce reste de pain, puis vous irez dans le champ carré qui est là-bas ; chacun se mettra à son coin et partira pour aller chercher fortune, en marchant droit devant soi.

Les fils du meunier obéirent à leur père, et ils allèrent dans des directions différentes, après s'être promis de revenir au champ carré dans deux ans à pareil jour.

L'aîné, après avoir marché quelque temps, arriva dans un bourg, et comme il était lassé, il s'arrêta et se mit à jouer. Il se trouvait devant la maison d'un tailleur, qui sortit sur sa porte et lui dit :

— Tu n'es pas d'ici, mon garçon, où vas-tu ?

— Chercher fortune et tâcher de gagner ma vie, répondit-il.

— Viens avec moi, dit le tailleur, et je t'apprendrai mon état.

Le garçon fut bien aise de trouver tout de su

un emploi, et il suivit volontiers le tailleur.

Le second fils du meunier, se sentant fatigué, s'était couché par terre pour se reposer; il vit passer un chasseur qui jurait après ses chiens; il eut peur et il se mit à pleurer.

— Ne crains rien, dit le chasseur en s'approchant de lui, je ne te veux pas de mal, au contraire : qu'as-tu à pleurer ainsi ?

— Je suis un pauvre garçon, fils d'un meunier, répondit-il, et j'ai quitté la maison de mon père parce qu'il n'y avait plus de pain pour nous nourrir.

— Si tu veux venir avec moi, dit le chasseur, je t'apprendrai mon métier.

Le troisième enfant fut rencontré par des voleurs qui lui demandèrent où il allait si léger de bagage; il leur dit que la misère était au moulin de son père et qu'il allait chercher fortune.

— Viens avec nous, dirent les voleurs, et nous t'apprendrons notre état.

— Je ne veux pas apprendre le métier de larron, répondit-il; on m'a toujours dit que c'était un état de canailles.

— Non, dirent-ils, les voleurs comme nous sont d'honnêtes gens, et s'ils attrapent quelquefois les sots et les naïfs, du moins ils ne tuent personne.

Le petit garçon s'en alla avec eux.

Le quatrième fils du meunier était couché sur un rocher élevé; il vit venir un astrologue qui avec sa longue-vue regardait le temps qu'il faisait.

— Qui es-tu, mon enfant ? lui demanda l'astrologue quand il l'eut aperçu.

— Un pauvre garçon qui a quitté la maison de son père parce qu'il n'y avait plus de pain.

— *Viens avec moi, dit l'astrologue, et je t'apprendrai mon état.*



Au bout de deux ans, chacun des frères avait terminé son apprentissage, et il leur prit à tous envie de revenir au moulin de leur père, ainsi qu'ils en étaient convenus.

Celui qui était chez le tailleur dit à son patron :

— Mon maître, je vais aller voir mon père.

— Depuis vingt-cinq ans que je suis dans le métier de tailleur, je n'ai jamais vu personne qui travaillât mieux que toi, mon garçon. Je suis content de toi, et je vais te donner une aiguille qui coudra partout et pertuisera aussi bien le fer que le drap.

Celui qui était chez le chasseur lui dit :

— Je vais aller rejoindre mon père : depuis deux ans que je suis avec vous j'ai bien fait mon service, n'est-ce pas ?

— Oui, mon garçon : il y a vingt-cinq ans que je mène le métier de chasseur, et je n'ai connu personne qui tirât comme toi. Je vais te donner une carabine : avec elle tu atteindras tout ce que tu désireras, tu tueras tout ce que tu voudras.

Celui qui était resté avec les voleurs dit à ses compagnons :

— Je vais aller rejoindre mon père : depuis deux ans que je suis avec vous, vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, n'est-ce pas ?

— Non, répondirent-ils, mais si tu nous quittes, tu découvriras aux gendarmes l'endroit où nous nous cachons.

— Ah ! non, dit-il, jamais je ne dénoncerai des gens dont j'ai mangé le pain.

— Tu es un si bon voleur que depuis que noi

exerçons le métier, nous n'avons connu personne qui fût plus adroit que toi. Voici un sabre que nous te donnons : il a dans la poignée une échelle qui te permettra de grimper où tu voudras.

Celui qui était chez l'astrologue dit à son patron :

— Mon maître, je vais aller rejoindre mon père.

— Va-t'en, mon enfant, répondit l'astrologue, je suis content de toi : depuis vingt-cinq ans que j'exerce mon état, je n'ai vu personne qui sût mieux que toi connaître le temps. Je vais te donner une lorgnette avec laquelle tu verras aussi loin que tu voudras.

Les quatre frères, qui s'étaient mis en route chacun de son côté, entrèrent au jour fixé dans le champ d'où ils étaient partis, et ils se rejoignirent au milieu.

— Il faut, dirent-ils, aller tout de suite au moulin pour voir si notre père est encore en vie ; mais il est bien à craindre qu'il ne soit mort, car le pauvre bonhomme était déjà vieux quand nous l'avons quitté.

Quand ils arrivèrent en vue du moulin, ils virent les ailes qui tournaient au vent :

— Ah ! s'écrièrent-ils, notre père n'est pas encore défunt, Dieu merci !

Le meunier fut bien content de revoir ses quatre enfants, et il voulut savoir ce qu'ils avaient appris et ce qui leur était arrivé.

L'aîné dit :

— J'ai appris l'état de tailleur, et mon patron disait que depuis vingt-cinq ans qu'il est dans le métier, il n'avait connu personne plus habile que moi ; il m'a donné une aiguille qui coud le fer aussi bien que le drap.

— C'est bien, dit le meunier. Et toi, qu'as-tu fait ? demanda-t-il au second.

— *J'ai appris le métier de chasseur, et mon maître disait que depuis vingt-cinq ans qu'il chasse, il n'a*

jamais vu un tireur plus adroit que moi. Il m'a donné une carabine qui atteint où l'on veut.

— Le métier de chasseur est un métier de faïnéant, dit le meunier.

— Non, car on gagne de l'argent en vendant son gibier.

— Quel métier as-tu appris ? demanda le meunier à son troisième fils.

— Celui de voleur.

— Je ne veux point de ce métier d'assassin, s'écria le bonhomme.

— Ah ! mon père, je n'ai jamais tué personne ; mais j'ai attrapé plus d'un nigaud. Les voleurs sont plus honnêtes gens que vous ne croyez : ils m'ont donné un sabre avec lequel je puis grimper où je veux.

— Et toi, petiot, quel état as-tu appris ?

— Celui d'astrologue.

— A la bonne heure, c'est un bon métier.

— Oui, répondit le fils ; mon patron m'a dit que depuis vingt-cinq ans qu'il est astrologue, il n'a connu personne qui sût aussi bien que moi l'état du ciel, et il m'a donné une lorgnette qui me fait voir tout ce que je veux.

Le meunier se dit :

— Il faut que je voie si mes enfants sont aussi adroits et aussi malins qu'ils le prétendent.

A quelque distance du moulin il y avait un arbre où se trouvait un nid de fauvette si bien caché parmi les branches qu'on ne pouvait savoir où il était placé.

— Qu'y a-t-il dans cet arbre ? demanda-t-il.

L'astrologue prit sa lorgnette, et après l'avoir mise à son œil, il dit :

— Je vois un nid de fauvette, et l'oiseau a quatre œufs qu'il couve en ce moment.

Le voleur dévissa la poignée de son sabre, et, grimpant le long de son échelle, il ôta la fauvette de sur le nid si doucement qu'elle ne s'aperçut pas d'avoir quitté son nid ; le chasseur brisa les œufs en plus de cinquante mille pièces, le tailleur les recousit avec son aiguille, et le voleur les porta dans le nid, y remit la fauvette et remplaça le nid sur l'arbre, et tout cela fut fait si vite que l'oiseau ne s'en aperçut même pas.

*
**

— C'est bien, dit le meunier à ses fils, je vois que vous êtes des gaillards adroits. La fille du roi a été enlevée par un dragon qui la retient prisonnière sur un rocher au milieu de la mer ; il faut essayer de la délivrer.

Ils prirent une barque et la conduisirent du côté où on leur avait dit qu'était le rocher : quand ils l'aperçurent, l'astronome regarda avec sa lorgnette et dit à ses frères :

— Le dragon dort à présent, et il tient la fille du roi entre ses griffes.

La barque s'approcha doucement, le voleur dévissa son échelle et vint sans bruit prendre la fille du roi qu'il ôta des griffes du dragon sans l'avoir réveillé ; puis, emmenant la princesse, il descendit dans la barque qui s'éloigna rapidement et fut bientôt hors de la vue du rocher.

Ils se croyaient délivrés de toute crainte, quand ils entendirent en l'air une voix qui criait :

— Où est la fille du roi ? où est la fille du roi ?

L'astrologue prit sa lorgnette, et dit :

— Je vois le dragon qui vient sur nous.

Le chasseur mit deux balles dans sa carabine, et



dès que le monstre fut en vue, il l'ajusta et le tua raide. Mais l'énorme corps du dragon tomba sur le bateau et le brisa en plus de mille morceaux. Alors le tailleur prend son aiguille, coud et recoud ; en un clin d'œil le bateau est remis sur l'eau, et l'on ne voyait point par où il avait été brisé.

Les quatre frères ramenèrent la princesse au palais du roi : comme elle devait épouser son libérateur, et que tous les quatre avaient contribué à sa délivrance, ils tirèrent à la courte-paille pour savoir celui qui deviendrait le gendre du roi. Le sort désigna le tailleur, et après les noces qui furent des plus belles, le roi donna aux trois autres fils du meunier assez d'argent pour les rendre riches comme des seigneurs.

*
* *

Ils retournèrent chez leur père qui leur dit :

— Le plus fainéant de vous trois aura le clos, la maison et le moulin. Dites-moi chacun à votre tour ce que vous feriez pour être les plus fainéants du monde :

— Moi, répondit le voleur, si pendant toute une journée j'étais traîné dans la mer à la remorque d'un bateau, et qu'au soir je trouvais pour me réchauffer une bonne fouée de feu, je me laisserais choir à terre, et je ne ferais pas un mouvement pour aller me chauffer.

— Si, dit le chasseur, j'avais été traîné toute la journée dans la neige et dans la glace, et que le soir arrivé, on me mît à la porte d'une maison où se trouverait tout ce qu'il faudrait pour me changer et me réchauffer, je me laisserais choir à la porte et je ne *bougerais pas*.

— Je serais prêt à monter sur l'échafaud pour y mourir, dit l'astrologue, et j'aurais un couteau pour couper la corde de la potence, que je ne me donnerais pas la peine de l'ouvrir, et je me laisserais faire.

— C'est toi, s'écria le bonhomme, qui auras le moulin, la maison et le clos, car c'est à coup sûr toi qui es le plus fainéant.

Sitôt après avoir prononcé ces mots, le meunier mourut et se raidit, et voilà le conte fini.

Conté par Jean-Marie Hervé de Pluduno, 1879.
